

Prologue

4 octobre

— **A**sseyez-vous, je vous en prie, dit l'homme en désignant un fauteuil Jacobsen en alcantara noir.

Il avait la voix grave, onctueuse et rassurante, fruit d'un travail sur soi de longue haleine.

— Vous allez m'expliqu... Aaaarrh...

Le premier coup de couteau l'atteignit à la nuque. Côté gauche. La lame, déviée par une cervicale, fit un écart, sectionna la carotide et endommagea gravement les cordes vocales avant de ressortir au côté de la pomme d'Adam. La tonalité des cris de souffrance changea instantanément.

Le Garouste devant lequel passait l'homme reçut une giclée de sang qui lui fit instantanément perdre beaucoup de sa valeur marchande.

Il eut le temps de ressentir encore trois coups, dont un lui transperça le cœur, avant que son parcours ne s'achève en catastrophe dans son fauteuil à roulettes. Ses cris de douleur décroissaient de volume au fur et à mesure qu'on le saignait. Au passage, il tenta de se retenir à son bureau, mais ne réussit qu'à provoquer un déluge d'objet divers sur la moquette épaisse.

L'homme acheva sa fuite dans un dernier sursaut d'énergie, en s'avachissant dans son siège, les bras écartés. Mort. Le sang s'écoulait encore faiblement de ses plaies, l'artère tranchée ne débitant plus qu'un filet du liquide vital.

Ses yeux, reflétant une surprise totale, ne lui permirent pas de voir l'acharnement et la sauvagerie avec lesquels son assassin, les mâchoires serrées, lui infligea encore vingt-trois blessures. Accompagnant chaque coup de han rageurs.

Le bourreau ne s'interrompait que tous les cinq à six coups pour reprendre son souffle et guetter les bruits de l'extérieur. Peu de chances qu'on l'entende : la pièce était entièrement capitonnée, y compris les trois portes qu'elle comportait. Une communiquait avec la salle d'attente, une autre avec le bureau de la secrétaire et la troisième donnait sur le couloir par lequel s'éclipaient les clients, en toute discrétion, après s'être délestés d'un chèque de deux cents euros.

À raison d'un client la demi-heure, le mort ne perdait pas son temps et le luxe ostentatoire de son cabinet témoignait de revenus plus que confortables. Œuvres d'art, peintures et sculptures, gigantesque bureau design en plexiglas noir recouvert d'une dalle de verre fumé, canapé d'angle et ses fauteuils de cuir blanc, lustre de cristal style baroque, vases et appliques au chrome étincelant. Dépouillé et classieux. Le tout conçu et aménagé par les plus grands designers de la capitale. Petite musique d'ambiance façon feng shui, sortant de nulle part.

Une fois qu'il était certain de l'impunité, les coups reprenaient, assénés avec la même vigueur. La même rage, la même volonté de marquer ce corps, encore et encore, comme pour lui faire expier ses fautes. Seuls les bruits sourds de la lame s'enfonçant dans les chairs, suivis de bruits de succion humide lorsqu'elle s'en dégageait, troublaient le silence sinistre de la pièce. Ponctués de râles d'effort et de paroles confuses :

— Oui... encore... oui... encore... encore...

La sonnerie du téléphone, incongrue, retentit brusquement, lancinante et inquiétante. L'assassin stoppa net son massacre systématique et prêta l'oreille.

Les vêtements éclaboussés de rouge, les yeux fous, le menton souillé de bave, il émergea brutalement de son délire paranoïaque et retomba sur terre. La main tenant le couteau dégoulinait de sang. Il s'essuya machinalement sur la chemise du supplicié, tous les sens aux aguets. Reprit lentement ses esprits, le pouls à deux cents. Repoussa une mèche qui entravait sa vue. Ses vêtements trempés de transpiration lui collaient à la peau.

La sonnerie du téléphone cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé.

A priori, personne n'avait rien entendu, le capitonnage épais n'ayant laissé filtrer aucun bruit. Le tap tap de la secrétaire pianotant sur son clavier lui parvenait faiblement. Coiffée de son casque de sténo, elle mettait toute son énergie à taper son courrier, inconsciente du carnage perpétré dans la pièce voisine.

L'horloge murale indiquait quatorze heures trente. Une demi-heure s'était écoulée depuis le début de la boucherie. Pas de temps à perdre. On pouvait venir.

Un quart de tour et le fauteuil offrit le mort dans la position idéale pour la suite du rituel. Sa blouse blanche ne résista que pour la forme et trois de ses boutons valdinguèrent dans la pièce. La ceinture les rejoignit quelques secondes plus tard. Le pantalon fut rabattu sur les chevilles en un clin d'œil, permettant plus aisément de fourrager dans le slip. Puis le couteau, tenu fermement, commença avec application son travail de mutilation, la lame tranchant aisément les chairs tendres... Opération indolore, la victime ayant cessé de vivre très rapidement. D'autres n'avaient pas eu cette chance...

Quelques secondes d'hésitation, le trophée à bout de bras, avant d'accomplir le rite ultime... Après la purification et la jouissance, la domination. Le tout avait duré près de quarante minutes.

Le sol et le mur derrière le bureau ressemblaient à ceux d'une écorcherie, comme aspergés d'hémoglobine. Maculé d'innombrables traces de pas ensanglantées, le coûteux revêtement de sol n'avait plus de blanc que le nom.

Masser son dos endolori, recouvrer ses esprits.

Le couteau, immonde, la perruque, inutile, et ce... cette... chose. Jetés à la hâte sur le plateau de verre...

Le temps de se laver grossièrement les mains et la bouche, d'éponger son visage couvert de sueur, d'enfiler à la hâte la veste du cadavre accrochée à une patère dans la salle d'eau et la fuite sans aucune précaution particulière. La chance de ne croiser personne dans les escaliers de la résidence de luxe. L'irruption quasi inaperçue dans la rue passante et l'anonymat, instantanément, favorisé par l'indifférence et l'égoïsme ambiants.

Puis après l'excitation de l'action, calmement, un sourire de satisfaction aux lèvres, ces quelques mots, prononcés dans un murmure :

— Tu vois, Dan, on l'a fait !... Allez, sauve-toi vite !

Sur ces brèves paroles d'autosatisfaction, « ils » se séparèrent. La silhouette longiligne releva son col et, malgré un début d'orage, se dirigea sans affolement vers la première station de métro. Par contre, là-haut, au dernier étage, c'était la panique générale.

La secrétaire médicale, s'étonnant de n'avoir eu aucun contact avec le boss depuis une bonne heure, avait d'abord tenté de le joindre par l'interphone, puis devant son manque de réaction, avait passé la tête par la porte de communication.

L'odeur fade et métallique du sang encore tiède envahissait la pièce.

Cinderella, pseudo dont l'avait affublée le patron, pour que le prénom de son employée « colle » avec le luxe et le raffinement du cabinet, n'en crut d'abord pas ses yeux. Claudie, donc, mit plusieurs secondes avant d'esquisser la moindre réaction. Le poing fermé, écrasé devant sa bouche, le souffle court, elle regardait la dépouille de son ancien amant avec effarement. Amant, car celui-ci cédait de temps à autre aux charmes indéniables du scribe, lequel, en plus de sa plastique de cover-girl, avait beaucoup plus de prédispositions à la fellation que de connaissances médicales. Les seins en obus semblaient défier les lois de la gravité, la croupe incendiaire et les lèvres botoxées juste ce qu'il fallait poussaient l'homosexuel notoire, à force de fantasmes inavouables, à tromper épisodiquement son concubin pacsé dans la bouche accueillante. Pour apaiser sa conscience, l'homme se disait que « flirter n'est pas tromper ».

Pour l'heure, froide comme du mou de veau, Claudie examina rapidement la scène digne d'une tuerie d'abattoir avant d'exhaler un long cri de détresse :

— Docteeeeeur !!!

Elle se rua aussi vite que le lui permettait sa jupe à la limite de la rupture vers le fauteuil supportant son infortuné employeur. S'immobilisa devant l'horrible spectacle et crut défaillir. Au-

cune partie du haut du corps n'avait été épargnée. Le torse, les bras, le visage n'étaient plus qu'une plaie.

La chemise de soie, en pièces, pendait de part et d'autre de la dépouille comme une dérisoire protection. De multiples entailles avaient laissé s'écouler le sang du défunt, le transformant en vision de cauchemar. Les yeux du mort, derrière ses lunettes de travers, étaient figés de douleur et de surprise. La bouche distordue sur un cri muet. Les lèvres lacérées par un coup de lame laissaient apparaître deux dents cassées.

Claudie, ne sachant par où commencer, piétinait sur place et dut se rattraper in extremis pour ne pas glisser sur le sol gluant.

Mais ce fut en baissant les yeux qu'elle découvrit le summum de l'horreur.

Le pantalon tirebouchonné sur les chevilles, le slip à demi arraché, trempés de sang, ne masquaient rien du trou béant, encore encombré de quelques lambeaux de chair sanguinolents, qui occupait l'entrejambe.

Claudie s'appuya au mur, cria de nouveau, de terreur cette fois, et, tandis que les patients horrifiés commençaient à investir la salle de consultation, elle se décida à téléphoner.

Mal lui en prit : à côté d'une perruque de femme blonde, du couteau à la lame ruisselante, elle dut écarter maladroitement une masse informe, rougeâtre, de tissus mous humains, pour accéder au combiné.

Au moment où elle s'évanouit, elle venait d'identifier le macabre objet : les parties génitales qu'elle avait si souvent contemplées en d'autres occasions...

Plus tard dans la nuit

Rue Lepic

Il avait commencé par du costaud. À fond la caisse. Black Sabbath : *Turn up the Night, Paranoid, Children of the Grave*, entre autres, suivis d'une heure de borborygmes d'Alice Cooper pour meubler, puis d'une heure de vociférations de Metallica pour faire passer.

Pour l'heure, calmé, saoulé de décibels et de Jack Daniel's, il s'endormait sur l'*Adaggio pour cordes* de Barber. Le calme après la tempête. Le massage ayurvédique après le sauna brûlant.

Les pieds sur la table du salon, avachi sur le canapé, il regardait d'un œil torve la télé, son coupé. Sur le meuble, la bouteille de bourbon, avoisinant les canettes de bière et les plaquettes d'antidépresseurs, tirait à sa fin. Depuis le midi, il n'avait avalé qu'un sandwich confectionné avec un vieux morceau de pain et une tranche de jambon sous cellophane. Réduisant à néant les efforts soutenus de sa bonne Portugaise pour le faire s'alimenter correctement. Depuis plusieurs semaines, les petits plats confectionnés avec amour par Rosa finissaient systématiquement au congélateur. Rosa se consolait en se disant qu'au moins, elle tenait le logement dans un état satisfaisant de propreté et que l'odeur ambiante, malgré la négligence du propriétaire, restait supportable pour le commun des mortels.

C'est que le commissaire Giovanni Dell'Orso, grand bipolaire devant l'éternel, était une fois de plus dans sa phase dépressive. La faute au sortir douloureux d'une affaire particulièrement traumatisante, au manque d'activité, à quelques ennuis administratifs. Et à Sylviane, sa femme, qui lui battait froid, car il refusait obstinément de sortir de sa tanière malgré ses suppliques.

Il se traînait comme une âme en peine du bureau à son domicile, de son domicile au bureau. Où il passait des heures sous les combles, dans le repaire qu'il s'était emménagé, à ruminer sa mélancolie. Il n'entrouvrait plus les jalousies qui occultaient sa fenêtre de toit, laquelle offrait un panorama exceptionnel sur la Seine, le pont Saint-Michel et une flopée de monuments parisiens. Il préférerait demeurer dans une pénombre quasi totale, à broyer du noir.

Leroy, le commissaire divisionnaire, une autre figure du 36, patron de la Crim', le connaissait. Et le savait prêt, totalement insensible à la commisération de ses collègues, à faire une connerie. Alors, le divisionnaire s'inquiétait et priait pour que, très vite, son subordonné sorte de son mutisme et puisse s'atteler à une enquête en adéquation avec son niveau de compétences.

Car le commissaire en avait ras la casquette de faire du rangement et de courir derrière des criminels de seconde zone. Dans quelques jours, il en serait réduit à coffrer les sans-papiers.

Or, les affaires intéressantes étaient rares. Voire rarissimes.

Ce qui motivait Dell'Orso, c'étaient les affaires hors normes, a priori inextricables. En particulier les affaires de tueurs en série. La giclée d'adrénaline qui vous brûle les veines, qui vous réveille la nuit, qui décuple vos facultés pile au bon moment. Le combat sans merci entre deux humains. L'un dont l'esprit est resté dans le moule que des années d'atavisme ont forgé et l'autre dont l'esprit a déraillé, le poussant, pour satisfaire ses pulsions, à commettre des atrocités. Cette chasse sans merci dont la proie devait impérativement être mise hors d'état de nuire. Quoi qu'il en coûte. Pour le bien de la société dont elle était l'émanation.

Dans ces moments, Dell'Orso, le fleuron du 36, quai des Orfèvres, aurait pu bosser vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quasiment sans boire ni manger ni dormir. Et surtout sans ces saloperies de pilules de benzodiazépine. Comme il était passionné par son boulot, les heures passées à courir les déséquilibrés agissaient sur lui comme un stimulant, un dopant. Qui surpassaient de loin tous les psychotropes.

Manque de bol, depuis deux bons mois, pas un psychopathe à se mettre sous la dent. À croire qu'il les avait tous mis derrière les barreaux !

Il se leva péniblement, s'étira en bâillant et écarta légèrement les rideaux tirés. Il habitait un appartement au dernier étage, légué par une vieille tante fortunée, avec une large terrasse. D'où il avait une vue imprenable sur la capitale. Son jardin secret. Personne n'y mettait les pieds, à part Rosa. Surtout pas les collègues de boulot. Persona non grata. Et encore moins les femmes. Comme s'il avait l'impression de tromper Sylviane dont il était séparé de corps, mais pas d'esprit. Il l'aimait encore secrètement comme au premier jour sans oser le lui avouer. Ils se voyaient de temps à autre et elle demeurait sa meilleure confidente dans les moments de trop grande détresse.

La rue Lepic était déserte et silencieuse. L'enseigne du restaurant indien clignotait tristement un peu plus bas, dans le

grésillement d'un de ses néons défectueux. Il ouvrait trois cent soixante-cinq jours par an. Et se contentait parfois de deux ou trois couverts par service. Dell'Orso s'était toujours demandé comment le taulier faisait pour payer ses factures, mais les Chinois ou les Africains dans d'autres quartiers en faisaient tout autant. Un des mystères jamais éclaircis qui entouraient ces ethnies regroupées en véritables clans. Dont les activités ne se limitaient sans doute pas à la restauration. On aurait pu dire, en blaguant, que les couverts étaient en fait des couvertures. Le secret de leur longévité...

Crachin et froid. L'automne est une très mauvaise saison pour les dépressifs. La pire. Les jours raccourcissent, le chaud laisse la place au froid et le sec à l'humidité. Et l'avalanche d'impôts qui tombent à cette période avec la régularité et l'entêtement d'un métronome n'arrange rien.

Il remit soigneusement en place les rideaux, dégoûté, et se dirigea vers la salle de bains. L'immense appartement était plongé dans le noir et seule la clarté de l'écran télé permettait d'avancer sans se casser la gueule.

Il allait prendre le couloir du coin nuit lorsqu'il buta sur trois paires d'yeux phosphorescents. Pas possible de les ignorer. Ses trois chattes affamées qui réclamaient pitance, plantées devant la porte du frigo.

Il leva les yeux au ciel et s'exclama :

— C'est pas vrai, les filles, vous ne pensez qu'à bouffer ou quoi ? Vos gamelles sont encore vides ?

Il avait allumé le plafonnier de la cuisine et effectivement il était grand temps de réapprovisionner les trois félins. Respectivement Sophie, Lili et Nana, quatre kilos cinq cents, quatre kilos quatre cents et quatre kilos cinq cent cinquante sur la balance.

Il entra dans la salle de bains au milieu de grognements et de soupirs ravis. Entrecoupés de feulements de colère.

— Et pas de bagarre, hein, les filles ? Sinon je vous sépare !

Giovanni, mais tout le monde l'appelait Gio, se regarda dans la glace. Il était nu sous un peignoir élimé à l'exception de chaussettes trouées. Barbe de trois jours... ou cinq. Cheveux hirsutes, poches sous les yeux. Il tomba le peignoir et apparut dans toute

la beauté de son corps de rêve. Blague à part, c'est vrai qu'en dépit d'un léger relâchement de la ceinture abdominale – la malbouffe et la bière –, à cinquante balais, il portait encore beau. Par contre, il tenait bon pour la clope qu'il avait arrêtée depuis près de quinze ans.

Un mètre quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix kilos. Ses muscles qu'il avait beaucoup entretenus se dessinaient encore sous la peau avec une précision anatomique. Sa carrure et ses biceps en impressionnaient plus d'un et d'une au 36. Avec son type latin et ses yeux bleu profond, il aurait pu collectionner les conquêtes. Mais pour lui, le sexe passait au second, voire au troisième plan. Il satisfaisait ses besoins, plus par hygiène que par réel plaisir, au gré de ses rencontres. Glanant de-ci de-là dans les femelles en manque qui l'entouraient. Et dans son métier, elles étaient nombreuses.

Le Smith et Wesson .44 Spécial Magnum au canon de quatre pouces, un obusier miniature, qu'il portait dans son holster d'épaule, aussitôt dévoilé achevait de faire fondre les plus récalcitrantes.

Il brossait ses dents machinalement depuis une plombe lorsque la sonnerie de son portable retentit dans le salon.

« *Quel con ! T'as encore oublié de couper cette saleté !* »

Le vibreur s'obstinait et, sur le plateau de verre de la table basse, il régnait un véritable vacarme. Qui cessa après les trente secondes programmées.

« *T'as qu'à laisser un message, ducon* », marmonna-t-il à l'intention de l'appelant.

Il se rinça le visage, ratissa ses cheveux en arrière et sortit en éteignant. Chaudement vêtu de ses seules chaussettes. La clim' entretenait une température subsaharienne dans le logement et il adorait ça. Se promener à poil sans avoir froid.

Le canapé était maintenant occupé par les trois gloutonnes repues, lovées l'une contre l'autre.

Gio se servit une rasade de Jack, la dernière, la bouteille ayant rendu l'âme, et regarda sa montre. On était déjà le lendemain. Une heure trente et des babioles !

« *C'est du Pochet tout craché, ça, de m'appeler à une plombe du mat' ! À tous les coups pour me dire qu'il viendra pas demain ou une connerie du genre !* »

Un gazouillis discret lui annonça qu'effectivement il avait un message. Rien entendu ! Pas à cette heure ! Tiens, un peu de Beethoven, pourquoi pas ? Pas sommeil. Pas envie de dormir de toutes les façons. Pour quoi faire ? Cogiter ?angoisser ? Déprimer ? Autant avoir les yeux ouverts !

Changement de CD. Les notes mélancoliques du piano s'égre-
nèrent dans le volume de la pièce avec la netteté et l'impression
d'omniprésence que procurait le son surround.

« *C'est bon, ça !* » se dit-il.

Il regarda machinalement la pochette du CD : *Sonate au clair de lune*. Évidemment !

Sur l'écran muet, il reconnut au travers du brouillard de ses pensées son meilleur ennemi Bernard Trouet, journaliste de la presse à scandale, qui gesticulait sur une chaîne info en continu. Les nouvelles ne l'intéressaient plus. Toujours les sempiternelles catastrophes. Un cyclone par-ci, des civils massacrés par des tirs d'obus par-là, deux Américains aussi corrompus l'un que l'autre, qui s'étrépaient pour prendre les rênes de leur pays, des bouquins d'hommes politiques à profusion. Écrits par des nègres aux ordres. Desquels on sortait aussi ignare et indécis sur l'avenir de la France qu'en y entrant.

De fait, la télé, c'était parfait sans le son. Ça laissait le champ libre à toutes les supputations. On pouvait délirer ad libitum. Dell'Orso s'amusait ainsi souvent au petit jeu qui consistait à prêter aux personnages s'agitant sur l'écran des paroles imaginaires. Comme si, pour une fois, ils avaient tous arrêté de dire des conneries. Tiens, et si Poutine, là, par exemple, avec sa tronche de sociopathe, était en train de dire qu'il arrêterait d'aplatir des civils sous des tapis de bombes, qu'il arrêterait de détruire les hôpitaux où on les soigne ? Que demain, il allait distribuer non pas des bombes, mais des bonbons à tous les gosses malheureux de la planète ? Ouais, c'était ça, à n'en pas douter ! C'était un message d'amour qu'il était en train de délivrer à la face du monde stupéfait. Dell'Orso se surprit à rire quand son portable

sonna pour la deuxième fois. Il regarda l'appareil illuminé pour constater que c'était bien son second, le lieutenant Pochet.

Mauvais, ça ! Pas deux fois en une nuit pour des broutilles !

« *Cette fois, faut y aller, Gio !* »

— Oui, Maurice, qu'est-ce que tu me veux ? T'es en panne de gaz ? Tu veux un coup de main pour changer la bouteille, c'est ça ?

— Patron, vous dormez pas ? Vous...

— Si, si, je dors, la preuve. Comme un bébé ! Je...

— Vous avez la télé allumée ? Ça fait deux fois que je vous bigophone. Y a eu un meurtre ! Vous...

— Eh ben, y z'ont qu'à appeler le 36. Tu sais, le 36 ? La Crim' ! On y connaît du monde !

— Blaguez pas, patron. C'est un psy, c'est un psy qui s'est fait repasser. Le psy des vedettes, du gratin ! Le...

— Oui. Mais encore ? Maurice, qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? Tu m'appelles à deux plombs pour me dire ça ?

— Attendez, patron ! C'est le... le... le mode opératoire.

— Quoi, le mode opératoire ? On lui a fait avaler des anxiolytiques ? Je connais, j'en bouffe des tonnes ces temps-ci, j'en meurs pas !

— Non, non, pas du tout. Il a pris des coups de surin. Vingt-sept !

— Combien, tu dis ? demanda Dell'Orso, soudain intéressé.

— Vingt-sept ! Pas un de moins ! Un massacre ! Une boucherie ! Paraît qu'y a tellement de sang partout qu'on se croirait dans le ventre de Dracula.

Pochet dans le texte ! Pochet le roi du contresens, de la catchèrèse, du néologisme ou du barbarisme. Friand comme pas deux de formules alambiquées glanées au hasard de ses lectures ou de ses visionnages et ressorties à l'emporte-pièce au gré d'une conversation.

— Dans l'**antre**, pas le ventre, inculte ! Mais dis donc, tu m'as l'air bien renseigné, toi ! Ne me dis pas que...

— Si, si, j'ai appelé Grinberg, le légiste ! C'est lui qui est sur le coup. Vous le connaissez, boulot, boulot ! J'étais assuré après un coup pareil de le trouver au labo. Je me suis fait jeter, mais j'ai réussi à le cuisiner un peu. Vite fait. Les vingt-sept coups de lame, c'est lui qui m'a dit.

D'un seul mouvement, Dell'Orso avait repris une posture digne dans le fauteuil défoncé, monté le son de la télé et ouvert l'ultime canette de Bud qui traînait devant lui. Une brusque bouffée de chaleur remonta le long de son épine dorsale...

Les multiples coups de couteau... Non, c'était inconcevable !

Après un long moment de silence, Pochet reprit :

— Vous pensez ce que je pense, hein, patron ?

— Peut-être bien ! Mmmh, mmmh, certainement, mais c'est impossible, Maurice. Tu m'entends ? **Im-po-ssi-ble !!!**

Il avait prononcé le dernier mot en détachant bien chaque syllabe et en élevant la voix, comme pour s'en persuader.

Trouet avait maintenant le visage grave, comme s'il pleurait le décès de son propre frère. Faute de mieux, une photo de la façade de l'immeuble où avait eu lieu le drame occupait l'arrière-plan de l'écran. Ne subsistaient que des rubans signalétiques surveillés par deux gardiens de la paix. Pour empêcher les badauds de passer. Une foule de journalistes déblatérerait à qui mieux mieux. Avec autant de sérieux que s'ils avaient commenté le projet de loi de Finances de l'année suivante. Comme toujours, Trouet débitait des flots de paroles sans connaître le moindre des tenants et aboutissants de l'affaire. Un vrai métier !

— Impossible, impossible. Si on veut ! C'est ce que je me suis dit de crime abord. Mais attendez la suite.

— Bon, tu accouches ou faut que je te torture ?

— Après l'avoir lardé de coups de couteau, on lui a coupé les roupettes ! Enfin, les roupettes ! Pas uniquement. Le service trois pièces, carrément ! Au complet ! Ils ont retrouvé le tout posé proprement sur le bureau du gus !

— C'est pas possible, murmura Gio. C'est pas possible, bon Dieu, on a stoppé tout ça, il y a quatre mois et demi ! Maurice, oh ! Tu...

De sa main libre, il frottait ses cheveux trop longs en réfléchissant intensément.

— Vous dites, patron ? Je sais, c'est énorme, un vrai truc de ouf ! Moi aussi, sur le coup, j'ai refusé l'évidence... Mais Grinberg m'a donné le détail qui tue...

La colère prit le dessus et le commissaire écrasa nerveusement son poing sur la table, puis se saisit de sa bière. Vide.

La canette fusa à travers le salon et termina sa course avec fracas contre la porte du cellier.

Les trois chattes épouvantées se précipitèrent dans la chambre pour se planquer sous le lit.

— Ouais, il m'a confirmé qu'une partie des testicules manquait. Découpée. P... par des mâchoires... humaines... Comme... enfin, vous voyez ce que je veux dire...

Dell'Orso, effondré, ne réagit pas tout de suite. Son cerveau embrumé mesurait avec effarement les conséquences possibles. Et faisait un rapide calcul des victimes du monstre... Non... pas ça !

Pochet, impitoyable, continua :

— Il n'y a pas de doute, patron. J'ai en plus poussé un peu plus loin, pour assurer...

— Assurer ? Mais encore ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai téléphoné à Villejuif¹. À c'te heure, j'ai eu juste un planton de nuit. Mais il m'a bien confirmé ce que je craignais.

— ... Mmmh... Oui ?...

— Le patient D 863 s'est évadé ! Hier, dans la matinée !!!

5 octobre – Quelque part, loin du monde...

Entre deux cauchemars, Clara se disait qu'elle allait s'ennuyer à mourir dans cette geôle minérale...

Des mètres cubes de pierre, bâtis depuis près d'un millénaire. Froids et austères, inexpressifs et inquiétants. Plantés à des kilomètres de toute trace de civilisation, au plus profond d'une forêt de châtaigniers.

La piste sans fin y menant n'était plus guère utilisée que par les castanéiculteurs durant quelques semaines par an. Comme elle était à l'abandon le reste du temps, les intempéries y creusaient

1. Le groupe hospitalier Paul-Guiraud de Villejuif est un établissement spécialisé dans les soins psychiatriques. Au sein de ce centre, l'unité D (pour « Danger ») regroupe les criminels les plus dangereux, qui lui sont confiés par la justice, nécessitant des soins intensifs et un contrôle permanent pour lesquels la prison n'est pas adaptée.

patiemment des ornières qui, au fil des années, faute d'entretien, en interdisaient l'usage, hormis pour les propriétaires de 4 x 4.

Le paysan qui avait accepté de l'emmener dans l'enclave retirée du monde – un vieil ami de son père habitant la vallée – l'avait brinqueballée pendant une bonne heure. Accroché désespérément à son volant, il suait sang et eau pour tenter de garder son engin sur le chemin tourmenté, un œil sur les plus gros trous et l'autre sur le ravin de plusieurs dizaines de mètres qui, par endroits, faisait un bout de route avec eux. Les phares du véhicule cahotant éclairaient les frondaisons, épais tunnel masquant le ciel. Les branches les plus basses, semblant sortir du néant, se tendaient vers eux tels des bras décharnés tentant de retarder leur progression. Par endroits, la piste était si étroite qu'elles giflaient violemment le 4 x 4, comme pour exprimer leur colère. Impossible de croiser une autre voiture sans risquer de se retrouver dans le ravin, vingt ou trente mètres plus bas.

Clara avait l'impression de sortir du monde des vivants. De s'enfoncer dans l'inconnu. Et que cette ultime épreuve avait pour but de la forcer à y réfléchir à deux fois. Comme s'il s'était agi d'un aller simple vers l'enfer.

Lorsque le gros homme l'avait déposée devant l'énorme porte de bois rongée par la pluie, il était quatre heures du matin. La pénombre était totale. Le ciel plombé et le tonnerre grondant au loin laissaient présager d'abondantes chutes de pluie. Elle avait cogné le heurtoir du guichet, et un judas s'était ouvert peu après sur un regard peu amène. On l'attendait. Tandis qu'elle pénétrait dans une vaste cour entourée de hauts murs, les premières gouttes de pluie s'étaient mises à tomber.

Sans un mot, le cerbère l'avait précédée dans un dédale de couloirs sombres aux murs nus, faiblement éclairés par quelques loupottes vacillantes. Des escaliers tantôt montants, tantôt descendants, donnaient accès à d'immenses pièces voûtées, vides. Puis de nouveau des couloirs interminables. Le guide ouvrait et refermait quantité de portes massives. Le bruit sec des serrures claquait sinistrement dans les profondeurs de la terre. Le froid, l'humidité, le silence. Un tombeau. Le grondement sourd

et prolongé de la tempête au-dessus du massif montagneux leur parvenait parfois faiblement.

La porte de sa cellule était ouverte. La jeune femme y pénétra avec appréhension. Le guide s'était éclipsé...

Une bougie posée sur la table achevait de se consumer. L'intérieur du local laissait apparaître les moellons des murs épais d'un mètre. Sans la moindre isolation thermique. Un petit poêle à bois constituait la seule source de chaleur. Pour l'heure, il était éteint. La température ne devait pas dépasser les dix degrés. Un lit étroit, recouvert d'une couverture rêche, une table, une chaise bancale, une étagère avec quelques livres, un évier dont le robinet gouttait... Dix mètres carrés sinistres qui allaient constituer son horizon pour les prochaines années.

Clara, sentant une présence, se retourna pour poser une question, lorsque la silhouette immobile derrière elle, le haut du visage masqué par une immense capuche grise, mit son doigt sur ses lèvres.

— Je n'ai pas le droit de vous parler, murmura-t-elle. Déposez dans cette boîte vos objets personnels et ôtez vos chaussures. Puis, reposez-vous...

C'était une femme.

— Les chaussures ? Mais sur ce sol glacial, je...

Le manque total de réaction de l'ombre valait réponse.

Clara se déchaussa et déposa tout ce qui faisait d'elle une femme : bijoux, montre...

La robe de bure, tête baissée pour ne pas croiser le regard de Clara, se dirigea vers la porte à reculons. Elle referma derrière elle, tourna la clef dans la serrure et le bruit de ses pas décrût dans le long couloir s'enfonçant dans les ténèbres.

Clara se précipita sur la poignée et tenta d'ouvrir. Bloquée. Elle était enfermée...

De guerre lasse, elle s'assit sur le châlit et respira profondément. Ses yeux parcoururent à nouveau son « home ». Déprimant. Certaines prisons devaient être plus riantes...

« *C'est toi qui as choisi. Inutile de te lamenter, maintenant...* »

Résignée, elle s'allongea et ferma les yeux. La fatigue accumulée durant les dernières heures eut raison de ses réticences et

elle s'endormit d'un sommeil peuplé de mauvais rêves. Dehors, c'était le déluge. Les éclairs s'infiltrant par la fenêtre éclairaient sa chambre par intermittence, telles des lampes stroboscopiques. Le grondement du tonnerre, relayé par la végétation dense et les sous-bois, évoquait le fracas d'une gigantesque machine occupée à broyer la construction moyenâgeuse.

Elle s'éveilla à de nombreuses reprises en sursaut, trempée d'une sueur malsaine. Puis replongea autant de fois dans le nuage noir de ses pensées.

C'est le bruit du pêne tournant dans la serrure qui la tira définitivement de ses songes. Elle prit alors conscience de la petite ouverture qui donnait sur l'extérieur, dissimulée par un meneau de bois. Qu'elle n'avait pas remarquée à son arrivée. Dehors, la pluie avait cessé... Elle se leva et étira ses membres engourdis.

La porte s'ouvrit sur un fantôme gris. C'est la première impression que Clara ressentit. Puis la capuche rabattue dévoila un ravissant visage juvénile. Une gamine d'une vingtaine d'années, au crâne complètement rasé. Pieds nus. À travers le tissu épais, on devinait sa maigreur. Elle portait un plateau supportant un bol de riz fumant, un quignon de pain et un verre d'eau. Sans un mot, la nouvelle venue déposa le repas sur la table et sourit :

— Bonjour Clara. C'est moi que tu as vu un peu plus tôt. Bien dormi ?

Le son de la voix humaine la fit sursauter.

— Avec ce froid ! Comment bien dormir ? Mais je croyais que...

— Chuuut ! Normalement, je n'ai pas le droit de te parler. « Ils » ne veulent pas. Tiens, je t'ai apporté une couverture supplémentaire. Et tes nouveaux habits. Passe-les en attendant qu'« Ils » viennent te voir. Et mange. Pour le froid, tu trouveras du bois et tout le nécessaire pour allumer un feu dans le coffre, là-bas. Les allumettes sont dans le tiroir de la table.

Elle désignait une malle sous le fenestron, couvercle ouvert. Emplie de bûches soigneusement rangées et de pommes de pin. Elle demeura un instant silencieuse et immobile, laissant à Clara le temps de se jeter goulûment sur la nourriture. Le repas fut bref.

— C'est frugal, remarqua la recluse en se dirigeant vers le fenestron.

— Tu verras, ici, c'est suffisant. On ne se dépense pas beaucoup. À la longue, ton estomac va se rétrécir et tu auras un sentiment de satiété avec très peu de nourriture. Ça fait partie des sacrifices qu'« Ils » imposent.

— Comme les pieds nus ? Mais c'est insupportable !

— Tu t'y feras, tu verras. On se fait à tout. « Eux » aussi sont pieds nus. Mais ce n'est pas le pire de ce qu'« Ils » exigent...

Clara, songeuse, les bras serrés autour de son torse, grelottante, contemplait la vue à laquelle elle aurait droit pour le reste de sa vie. Elle disposait d'un jardinet encastré dans des murs lisses et infranchissables. Planté de lavandes et de rosiers grimpants. Bien entretenu. Elle ouvrit la fenêtre un bref instant pour emplir ses poumons d'air neuf. L'odeur des fleurs et de l'humus exacerbée par la pluie compensa avantageusement celle de l'humidité intérieure.

Au-delà des murs, le mastodonte séculaire lui barrait la vue, à l'exception d'une trouée dans les murailles granitiques qui laissait apercevoir les collines alentour, recouvertes d'une épaisse couverture végétale. Les nuages bas, la brume dense ne permettaient pas de voir le ciel. Bientôt la neige recouvrirait tout, rendant les lieux totalement inaccessibles. Achevant de claquer la prison. Là-haut, derrière les meurtrières qui parsemaient la façade de pierre, des spectres furtifs, informes dans leur tenue grise, apparaissaient quelques secondes avant de se fondre dans le labyrinthe inorganique.

— L'entretien de ton jardinet sera à ta charge. Celui de ta cellule également.

Clara se retourna, la mine grave :

— Tu sais ce qui va me manquer le plus ? C'est de ne pas savoir l'heure. Ce manque de repères, c'est pire que tout.

— L'heure ne nous est pas indispensable, ici... mais si tu veux. Pour le premier jour...

La gamine au crâne rasé plongea la main dans la poche de son aube avec un sourire espiègle. Elle la ressortit, tenant un smartphone devant Clara, interdite. Elle avait porté l'index à

ses lèvres et colla son oreille contre le battant qui les isolait du couloir.

Personne. L'appareil émit un gazouillis en prenant vie.

— Mais... comment ? Mais Internet... Je croyais que...

— « Ils » ont Internet ici. En théorie, nous, on n'y a pas accès, bien entendu ! « Ils » s'en servent juste pour faire de la pub sur leur site. Il leur faut des visiteurs pour entretenir les bâtiments. À la belle saison, c'est plein de touristes. Mais tu ne les verras jamais. Tout est fait pour que nous ne puissions avoir le moindre contact avec « les autres ».

Elle tourna l'écran électroluminescent vers Clara.

— Regarde, il est un peu plus de midi. Ça te va ? Maintenant, je dois l'éteindre. S'« Ils » savaient...

— Mais comment tu as fait pour le portable ?

— Je l'ai planqué. Je n'étais pas certaine de rester. Ni qu'« Ils » me gardent...

— Tu dis toujours « Ils ». C'est qui, « Ils » ? Il n'y a que des hommes ?

— Non, non, des hommes et des femmes. Mais tu ne les rencontreras jamais tous. Je suis ici depuis un mois et je n'en ai vu que deux ou trois. J'ignore combien « Ils » sont en tout.

Une idée venait de germer dans la tête de Clara.

— Attends une seconde, j'aimerais... C'est la dernière fois que je te demande quelque chose, je te promets. Mais je viens d'arriver. Aussi, fais-moi plaisir ! Tu veux bien ? Tu peux me montrer les actus ?

— Les... actualités... mais tu es folle ?

— Pour la dernière fois. Je te promeeteets ! Alleeeeez, sois sympa. Au fait, co... comment tu t'appelles ?

— Marie, mais ce n'est pas...

— Marie, s'il te plaît... Personne ne saura. Jamais !

— Bon, mais vite, alors...

En quelques touches d'écran, BFM, la chaîne d'info en continu, déversa les inepties habituelles, programmées sur ordinateur et diffusées inlassablement. Le bulletin durait environ un quart d'heure et repassait en boucle, alternant avec des pubs à la pelle et la météo.

Clara se disait que, si elle devait attendre la fin du flash, on risquait de les surprendre, quand une image en fond d'écran mobilisa plus particulièrement son attention.

La rue, les boutiques, les tilleuls... Tout y était.

Elle s'efforça de masquer son trouble et arracha le mobile des mains osseuses de Marie. Monta le son fébrilement.

« ... d'un assassinat sauvage, perpétré hier, en début d'après-midi. Le docteur (biiip), psychiatre de renom, ami des stars et de tout ce qui compte d'influent dans la capitale, a été abattu à son cabinet, en pleine consultation, dans des circonstances innommables dont nous tairons les détails. De source proche de l'enquête, nous tenons que la police s'inquiète du fait que le modus operandi ressemble fort à celui qu'utilisait le tueur en série qui sévissait il y a seulement quelques semaines à Paris, avant d'avoir été neutralisé par la Brigade criminelle. Nous ne possédons pas plus de détails, mais d'ores et déjà, le fait... bla-bla-bla, bla-bla-bla... »

Clara coupa le portable et le rendit à sa visiteuse.

— Tu... tu ne te sens pas bien ? s'inquiéta celle-ci. Tu es toute pâle. Qu'est-ce qui... ? Tu es sûre que ça va ?

— Oui, oui, ça va. C'est juste que je suis fatiguée. Je vais me changer et m'allonger un moment.

— Bon, je te laisse. J'espère qu'on se reverra. Pas sûr... Enfin, bon courage, Clara ! Tu vas en avoir besoin.

Sur ces paroles lourdes de sens, la jeune fille se retira en fermant à clef le battant délabré.

L'ermite, transie, se dépêcha d'enfiler les vêtements râpeux que Marie lui avait confiés et se coucha en chien de fusil.

Il faudrait qu'elle fasse rapidement un feu...

En repensant aux images dont elle venait de se repaître, un léger sourire apparut au coin de ses lèvres.

À l'intérieur, désormais, elle avait chaud...